

Les dix commandements d'hygiène

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 90

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

1815. Elle fut prise à cette époque par les alliés et entièrement démâtée. Vendue par l'Etat, elle passa par droit de succession à différents propriétaires. Une société artistique de Bâle était en instance pour l'acquérir, lorsque M. le député de Reinach l'ayant appris, se hâta de s'en rendre acquéreur, par esprit de patriotisme, et, grâce à lui, un des plus beaux monuments de la province (Landskron, couronne du pays) ne passa pas à l'étranger. M. de Reinach fit exécuter dans ces ruines à grands frais des travaux considérables, au point de les rendre habitables dans certaines parties.

Un nommé Marchais était capitaine-adjutant à Landskron, en 1804. On raconte que cette forteresse a été agrandie par un baron de Reichenstein, et qu'il y fit placer une inscription, en vers allemands, qu'on résume en ces mots : « Je suis Reich (riche) de Reichenstein, et j'ai fait bâtir ce château pour faire voir au pays ma puissance. »

Le château de Ferrette et ses dépendances furent acquis par feu M. Zuber, de Rixheim. Il mit fin aux dégradations dont ces ruines étaient l'objet, et fit exécuter beaucoup de travaux d'agrément. La mort est venue le surprendre lorsqu'il se proposait de faire des fouilles dans ces immenses ruines qui sont, chaque jour de la belle saison, visitées par les nombreux étrangers qui viennent voir la petite ville pittoresque de Ferrette.



Le père Cornu

(Suite et fin.)

Après en avoir parlé des années comme d'une chose lointaine, tout le pays apprit un jour que la construction du chemin de fer économique de Moulins à Cosne était cette fois décidée.

Ce jour-là, le père Cornu avala une demi-douzaine de gnioles de plus qu'à l'habitude, et il répétait :

— Leur chemin de fer... laissez-moi donc... ils me font rire avec leur chemin de fer. Ça ne prendra pas. C'est-y le chemin de fer qui ira chercher et déposer ses clients à leur porte comme je fais avec les miens. Quand je dis mes clients... il y a aussi leurs paquets... et leurs commissions... sans compter que... justement...

(L'homme à la barbiche rousse avait aperçu un « bouchon ».) Une minute après, il était sur son siège.

— Tout ça, continuait-il en s'essuyant la

comme une morte, un filet de sang coulait de son front sur sa joue au contour enfantine. Il fut terrifié. S'il l'avait tuée ?

Quelqu'un pouvait passer sur la route, le questionner, le conduire aux gendarmes....

Affolé, ne voulant pas qu'on pût les surprendre, il se baissa, passa ses bras sous le corps de la pâtourette léger et menu, et l'emporta jusqu'au ruisseau.

Cinq minutes après, Loidé, dont il avait baigné d'eau fraîche le visage et les mains, revenait à elle, tandis qu'il la regardait avec une indicible expression traduisant bien les sentiments complexes qui s'agitaient actuellement en lui.

— Je... vous remercie, m'sieur Toinou, lui dit-elle doucement après un moment de réflexion. Vous m'avez guérie en m'apportant ici et en mouillant mon front et mes mains. Vous.... vous êtes bien bon, m'sieur Toinou !

moustache du manche de son fouet, c'est des manœuvres électorales. Le pays n'avait pas besoin de ça, et ce chemin de fer de malheur fera faillite... Vous verrez, c'est moi qui le dis.

En dépit de ces prédictions intéressées, ce fut la tête, non la machine, qui fit faillite.

Le chemin de fer économique coûtait, il est vrai, plus cher que la voiture, mais on allait plus vite. Il ne prenait pas les gens à leur porte ; bien souvent, au contraire, les voyageurs avaient deux kilomètres avant d'être à la gare, mais on prenait le train comme les citadins. La voiture, c'était maintenant « paysan ».

Quelques vieux seulement restaient fidèles au père Cornu, qui avait dû restreindre de beaucoup le nombre de ses voitures.

Sa gaieté l'abandonnait. Le claquement de son fouet ne faisait plus écho au carillon ininterrompu que continuaient à égrener sur la route les grelots de ses bêtes.

Par contre, pour se consoler sans doute de sa déveine, il avalait plus de gnioles que jamais. A tel point qu'un soir, abominablement gris, il versa à la descente de Saint-Menoux.

Ce fut sa ruine. Personne ne mit plus les pieds dans sa voiture. Il dut vendre son matériel. Il ne lui resta qu'une vieille guimbarde et une rosse si étique que les huissiers n'osèrent la mettre à l'encan.

Depuis, le père Cornu boit toujours des gnioles, mais souvent il se demande avec angoisse ce qu'il adviendrait de lui si son cheval crevait ou si l'essieu de sa guimbarde venait à se rompre.

* * *

Or, une nuit de fin novembre, comme le trio entra à Bourbon, quelques centaines de mètres avant d'arriver à la ville, juste à l'endroit où le chemin de fer coupait la route, le fantomatique cheval du père Cornu s'abattit.

Il était rendu, à bout de souffle et de forces. Depuis deux heures il tombait une neige pourrie qui gelait en touchant terre et formait verglas. Depuis deux heures la bête luttait désespérément, comprenant obscurément que si elle tombait elle ne se relèverait plus.

Tout d'abord, en apercevant les rails, l'homme poussa un juron :

— Chemin de fer de malheur, va.... c'est encore toi qui es cause de ça.

Puis il prit la rosse par la tête, essaya de la relever.

Que racontait-elle là ? avait-elle donc le délire ? Le remercia et lui dit qu'il était bon ? Bon ? Lui !

— T'es folle ! répliqua-t-il d'un ton rogue. Pourquoi que tu me remercies ? C'est-y parce que je t'ai...

— Chut ! Taisez-vous, m'sieur Toinou, interrompit-elle en posant sa main hâlée, mais fluette, sur le bras du jeune paysan. Je suis tombée en courant, vous passiez, vous m'avez relevée et...

— Mais, murmura-t-il honteux, tu as donc oublié déjà que...

— Je ne me rappelle rien, répliqua-t-elle fermement en fixant sur les yeux noirs de l'adolescent ses doux yeux limpides couleur d'eau de source, sinon que vous m'avez soignée tout à l'heure !

Il la regarda, se mordit la lèvre, et se tourna pour qu'elle ne vit pas son trouble.

(A suivre.)

Peine perdue, elle n'avait même pas la force de soutenir sa tête.

Une colère mauvaise et absurde empoigna le vieux. A coups de manche de fouet il se mit à cogner. Les coups sonnaient sur les os, sur les côtes. Quand le manche tombait sur les flancs flasques et creux, le vieux avait l'impression de taper dans de la glaise ou du mastik.

Une lueur de bon sens lui vint au bout d'une minute.

— Brute que je suis, dit-il en jetant bien loin son fouet.

A genoux sur les rails, il avait pris à pleins bras la tête du vieux cheval. Et il pleurait.

— Pauvre vieux, pardon. Si tu ne te relèves pas, c'est pas fainéantise de ta part... Il y a si longtemps que tu marches... Pourtant, je ne voudrais pas te laisser là. Cette locomotive de malheur peut arriver d'un instant à l'autre. Pauvre vieux... va... essaye. Je vais te déteuler.

Il avait à peine décroché les traits du collier qu'un coup de sifflet retentit. Un œil rouge énorme creva la nuit.

— Allons, vieux, tu entends, courage...

La bête, en un suprême effort, s'était à demi redressée... Le train n'était plus qu'à dix mètres...

— Hardi, vieux, hurlait l'homme.

Mais le verglas les trahit. D'un de ses sabots, la bête abattit l'homme. Tous deux roulaient sous l'œil impassible du monstre.

Jean VIOLA.



Les dix Commandements d'hygiène

Voici des commandements qui sont affichés dans toutes les écoles suédoises. Pourquoi ne les indiquerions-nous pas aux maîtres d'école, aux papas et aux mamans de notre pays ?

1° L'air frais, jour et nuit, condition nécessaire à la santé, est le meilleur préservatif contre la maladie des poumons.

2° Le mouvement et la vie : Faire tous les jours de l'exercice au grand air en travaillant et en se promenant. C'est le contre-poids du travail sédentaire.

3° Boire et manger modérément et simplement. Celui qui préfère à l'alcool l'eau, le lait et les fruits, raffermi sa santé et augmente ses capacités de travail et de bonheur.

4° Les soins intelligents de la peau : s'endurcir contre le froid par des lavages d'eau glacée quotidiens, et prendre, une fois par semaine, un bain chaud en toute saison. On peut ainsi entretenir sa santé et se préserver des refroidissements.

5° Les vêtements ne doivent être ni trop chauds, ni trop justes.

6° L'habitation doit être exposée au soleil, sèche, spacieuse, propre, claire, agréable et confortable.

7° Une propreté rigoureuse en toute chose : l'air, la nourriture, l'eau, le pain, le linge, les vêtements, la maison, tout doit être propre, le moral aussi, c'est le meilleur préservatif contre le choléra, le typhus et toutes les maladies contagieuses.

8° Le travail régulier et intensif est le meilleur préservatif contre les maladies de l'esprit et du corps : c'est la consolation dans le malheur et le bonheur de la vie.

9° L'homme ne trouve pas le repos et la distraction après le travail dans les fêtes bruyantes. Les nuits sont faites pour dormir. Les heures de loisir et les fêtes doi-

vent être données à la famille et aux satisfactions spirituelles.

10° La première condition d'une bonne santé est une vie fécondée par le travail et ennoblie par de bonnes actions et des joies saines. Le désir d'être un bon membre de sa famille, un bon travailleur dans sa sphère, un bon citoyen dans sa patrie, donne à la vie un prix inestimable.

Histoires de Chasse

Oh ! les histoires de chasse ! Chacun a la sienne quand, en chœur, à l'heure du café, les pipes en racine de bruyère se sont allumées !

Il y a les histoires vulgaires, usées jusqu'à la ficelle, celle, par exemple, du lapin de carton battant du tambour qu'on a fait tirer au débutant, ou celle du lièvre mort que le receveur d'enregistrement, outrageusement myope, croit avoir tué et qu'avec orgueil il plonge dans sa carnaissière sans s'être seulement avisé qu'il porte encore à la patte l'étiquette du marchand de gibier.

Il y a plus compliqué en ce genre et l'histoire du lièvre « cacheté » en est comme un modèle. C'est le bon Charles Diguët un romancier disparu, qui la racontait. Il avait aperçu un lièvre superbe et l'avait tiré : encore vivant, l'animal se débattait, faisant de vains efforts pour se détacher du tronc d'un arbre où il semblait collé. Et il était collé, en effet. On se récriait, mais c'est là que Charles Diguët attendait son monde. C'était au temps de l'honnête fusil à piston, calibre 20. Ayant oublié du papier pour bourrer, il s'était servi d'une enveloppe qu'il avait trouvée au fond de sa poche et qui portait un cachet de cire rouge. Autre étourderie il avait oublié de mettre du plomb. Mais la bourre, c'est à dire l'enveloppe au cachet envoyée à quinze pas, avait frappé le lièvre au front ; la cire, mise en fusion par l'inflammation de la poudre, s'était délayée et l'avait aveuglé, si bien que, dans un mouvement de douleur, il s'était retourné, et heurtant violemment le hêtre, il y était demeuré « cacheté ». Quoi de plus simple et de plus naturel, n'est ce pas ?

Un de mes vieux amis, chasseur à l'aspect redoutable, la ceinture hérissée de projectiles, les gêtres à dix huit boutons, un casque d'explorateur, est doué d'une imagination qui transforme et amplifie le moindre de ses gestes à la chasse. Même en tirant de sa gibecière un déjeuner frugal, il chantera :

C'est Margotin qui ch'mine
Avec monsieur son mulet ;
Il porte la cantine
Au fond de la forêt....

Ainsi il fait donner à sa petite fringale, entre dix et onze, l'illusion d'un de ces goûters sur l'herbe, plantureux et bien arrosés, comme on en voit dans les jolis tableaux du dix-huitième siècle : Jamais il ne lui arriva de tuer plus grosse bête que le lapin de consolation, cependant, à force d'imaginer et de répéter, de la meilleure foi du monde des épisodes de chasses au sanglier, il passe dans la région où il exerce comme parfait notaire, pour un foudre de guerre cynégétique. Le fait est qu'il en a vu et des raides ! Un jour qu'il cheminait dans un étroit sentier, il entendit un grognement qui lui fit retourner la tête et il aperçut, à cinquante pas, deux sangliers qui marchent à la file indienne. Le plus jeune précédait

son compagnon qui, bien qu'il eût l'air de son père, imitait tous ses mouvements. Il épaula, vise, le coup part et, la fumée dissipée, qu'aperçoit-il ? Le masculin n'est plus là, il a fui, à toutes jambes. Mais le vieux ragot immobile assis sur son arrière, attend tranquillement ce qui va arriver.

Il était aveugle ! Ne pouvant se diriger seul il avait pris son petit pour guide et le suivait tenant sa queue entre ses dents. Or la chevrotine avait coupé la queue au ras des gigots du marcassin et le ragot restait stupéfait, serrant toujours dans sa gueule le tronçon ensanglanté. Profitant de son hébétément, notre chasseur prend celui-ci à la main, tire dessus et, sans difficulté emmène chez lui le vieux sanglier qui croit obéir à la direction de son galopin de fils.

Tout bon chasseur est doublé d'habitude d'un cuisinier extraordinaire, il en est ainsi de mon ami, le notaire. Il a retrouvé la recette de la « surprise d'oiseaux » que le chef des cuisines royales servit un jour à Louis XV et à sa suite dans un rendez-vous de chasse. Vous faites rôtir une alouette, une caille, une perdrix, un faisán. Dans l'intérieur de la caille, vous introduisez l'allouette ; dans le perdreau la caille et, dans le faisán le perdreau. Le faisán ainsi farci est mis à la broche. Bien avoir soin, en découpant de découvrir adroitement chaque oiseau nouveau. Mieux encore, vous prenez un sanglier, dans ce sanglier vous introduisez un chevreuil, dans le chevreuil un paon, dans ce paon une dinde, dans cette dinde un faisán, dans ce faisán un perdreau, dans ce perdreau une caille, dans cette caille un ortolan, dans cet ortolan une olive. Faites rôtir et ne mangez que l'ortolan et l'olive et vous m'en direz des nouvelles » ne manquait pas d'ajouter notre tabellion normand en qui le Marseillais s'éveille si aisément, mais chose curieuse, ce phénomène d'imagination ne se produit en lui que pendant la chasse et pour tout ce qui touche à la chasse.

Il est d'ailleurs, en revanche, de vrais Marseillais sur lesquels la passion de la chasse est sans prise. M. Tiers était de ceux-là. Il ne chassa qu'une fois dans sa vie et ce fut la première et la dernière. C'était chez le grand Casimir Périer, celui de 1830. Sachant son invité novice, l'amphytrion avait placé près de lui son meilleur garde. Mais Thiers, impatient de tutelle, à comme ailleurs, n'en voulut faire qu'à sa tête, s'en fiant à son flair de tacticien. Au coucher du soleil, il n'avait pas brûlé une cartouche, bien qu'il se fût déplacé sans trêve. Et comme Casimir-Périer s'informait auprès de son garde de la cause de cette bredouille : « Ah ! notre maître, c'est un homme bien volage que votre ami ! »

Pour finir. Un Sociétaire du Théâtre Français, côté tragédie, parcourait un coin de Sologne, armé d'un fusil qu'aucun permis n'autorisait. Un garde-champêtre passe : — « Votre port d'armes ? — Je n'en ai pas. — Ah ! vous n'avez pas de permis et vous chassez ? » Mais le délinquant se redressant avec une majesté tragique, jette cette réponse au visage du représentant de la loi, effaré :

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses [desseins]
A sur l'esprit grossier de vulgaires humains !

— « Oh ! alors, c'est différent, faites excuses mon bon monsieur, je ne savais pas... » répondit timidement le garde-champêtre foudroyé, qui s'éloigna le front bas et songeur.
Georges ROCHER.

Le Carbolineum et le traitement des arbres fruitiers

Le *Sillon romand* donne ces conseils sur un nouveau remède utile au traitement des arbres fruitiers.

Dans la médecine de l'homme, il y a ceci de singulier que les poisons les plus violents peuvent devenir les meilleurs remèdes. Chez la plante, nous pouvons observer le même phénomène. Tout horticulteur se rappelle les effets désastreux du carbolineum, lorsque jadis, sur la recommandation des fabricants de cette manière, il voulait préserver ses coffres, châssis, caissettes, etc. de la pourriture, en les badigeonnant avec du carbolineum pur. Le bois ainsi imprégné se conservait en effet très bien, mais toutes les plantes et pousses feuillées, qui se trouvaient en contact immédiat ou non avec les objets imbibés de carbolineum, furent « cuites. »

Mais voici que depuis quelques années, par des essais hardis, on a découvert que les qualités antiseptiques du carbolineum peuvent devenir éminemment utiles à l'arboriculture fruitière. Pour le traitement du chancre, ce grand fléau de nos pommiers, il n'y a rien de mieux, que de passer pendant la végétation, à plusieurs reprises, une couche de carbolineum sur la plaie chancreuse. Les parties de bois infectées tombent, et il se forme un bourrelet qui gagnera de plus en plus la place du chancre. Le kermès à coquille, le kermès virgule, ces deux insectes, qui sont devenus dans ces dernières années très redoutables pour nos arbres fruitiers à pépins, sont détruits, sans grattage préalable, par la première application ; de même le puceron lanigère. Ces vieilles tiges, pleines de mousse, de lichens, de vermine de toute sorte, sont promptement nettoyées par le premier badigeonnage au carbolineum pur.

Le carbolineum peut encore être employé en solutions plus ou moins étendues pour le traitement de beaucoup de maladies parasitaires, telles que la tavelure, la gomme, la moisissure, etc. Mélangé au lait de chaux il donne à celui-ci toutes les qualités citées ci-dessus.

Cependant, tous les carbolineums qui existent dans le commerce, n'ont pas la même composition et peuvent dans certains cas devenir nettement nuisibles pour les plantes. Les essais qui nous ont donné ces résultats très satisfaisants, ont été entrepris avec la marque « Schacht » dont le fabricant est lui-même propriétaire de plantations fruitières. Il a donc obtenu, après de longs tâtonnements, des carbolineums exempts de principes nuisibles aux arbres, et se mélangeant facilement à l'eau ou au lait de chaux, dans toutes les proportions désirables.

L'emploi de carbolineum pur, demande néanmoins quelques précautions. Ce liquide pénètre dans toutes les matières ligneuses sans sève. Il ne faut donc l'appliquer aux arbres que pendant la période de végétation sans quoi on risquerait de le voir pénétrer dans les tissus, ce qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Pour la même raison, il faut être prudent pendant les années de grande sécheresse, où la circulation de la sève se trouve quelquefois presque arrêtée. Eviter aussi de toucher les racines ou les feuilles avec du carbolineum pur.

En résumé, on peut espérer avoir obtenu dans le carbolineum marque « Schacht »,